

Collection
Connaissance des Langues

sous la direction de Henri Hierche



THÉORIE DE LA LITTÉRATURE

Ouvrage présenté par A. Kibédi Varga

Picard

T82

15/16

Collection Connaissance des Langues
sous la direction de Henri Pierche

THÉORIE DE LA LITTÉRATURE

avec la collaboration de
Henri Pierche, D. W. Browne, André Gide,
Marcel Grouzet, René Guénon, Paul Valéry,
Henri de La Motte, René Guénon, Paul Valéry,
André Van der Louw, Pierre T. Zola

Publié avec le concours de
l'Institut National des Lettres

RICARD

42, rue Bonaparte

PARIS VI

1951

MF/93/3218

8° X
24912
(1h)

Collection Connaissance des Langues

- N° 1. J. HUMBERT, Manuel pratique de grec ancien.
- N° 2. G. RAYNAUD DE LAGE, Manuel pratique d'ancien français.
- N° 3. A. MARTINET, Manuel pratique d'allemand.
- N° 4. D. NORBERG, Manuel pratique de latin médiéval.
- N° 5. P. BEC, Manuel pratique de philologie romane, Tome I.
- N° 6. P. BEC, Manuel pratique de philologie romane, Tome II.
- N° 7. P. BEC, Manuel pratique d'occitan moderne.
- N° 8. G. GOUGENHEIM, Grammaire de la langue française du XVI^e siècle.
- N° 9. B. MALMBERG, Manuel de phonétique générale.
- N° 10. G. SERBAT, Les structures du latin, 2^e édition.
- N° 11. B. MALMBERG, Signes et symboles. *Les bases du langage humain.*
- N° 12. A. KIBEDI VARGA, Les constantes du poème. *Analyse du langage poétique.*
- N° 13. J. ALLIÈRES, Manuel pratique de Basque.
- N° 14. A. KIBEDI VARGA, Théorie de la littérature, Ouvrage collectif.

Collection Connaissance des Langues
sous la direction de Henri Hierche

**THÉORIE
DE LA
LITTÉRATURE**

Ouvrage collectif présenté par :
A. Kibédi Varga

avec la collaboration de
Benoît de Cornulier, D.W. Fokkema, Heide Göttner,
Michel Grimaud, Elrud Ibsch, P.W.M. de Meijer,
Heinrich F. Plett, Horst Steinmetz, Teun A. Van Dijk,
Aart Van Zoest, Pierre V. Zima.

Publié avec le concours du
Centre National des Lettres

PICARD
82, rue Bonaparte
PARIS, VI^e

1981

DL-02-02-1981-02067

THÉORIE DE LA LITTÉRATURE



© Éditions A. et J. Picard, 1981.

ISBN 2-7-084-0054-1

Sommaire

Avant-propos, par <i>A. Kibédi Varga</i>	9
--	---

I. GÉNÉRALITÉS : SCIENCE-HISTOIRE-MÉTHODES

1. Méthodologie des théories de la littérature, par <i>Heide Göttner</i> ...	15
2. La théorie littéraire au xx ^e siècle, par <i>Elrud Ibsch et D. W. Fokkema</i> .	28
3. Méthodes et disciplines, par <i>A. Kibédi Varga</i>	51

II. LA DESCRIPTION DU TEXTE

4. Le texte : structures et fonctions. Introduction élémentaire à la science du texte, par <i>Teun A. Van Dijk</i>	63
5. Prosodie : éléments de versification française, par <i>Benoît de Cornulier</i>	94
6. Rhétorique et stylistique, par <i>Heinrich F. Plett</i>	139
7. L'analyse du récit, par <i>Pieter de Meijer</i>	177

III. LE FONCTIONNEMENT DU TEXTE

8. Réception et interprétation, par <i>Horst Steinmetz</i>	193
9. Réception et classement : Lettres-arts-genres, par <i>A. Kibédi Varga</i>	210
10. Réception et enseignement : l'histoire littéraire, par <i>A. Kibédi Varga</i>	228
11. Interprétation et sémiotique, par <i>Aart Van Zoest</i>	240
12. Psychologie et littérature, par <i>Michel Grimaud</i>	256
13. Littérature et Société : pour une sociologie de l'écriture, par <i>Pierre V. Zima</i>	282

Bibliographie générale	298
------------------------------	-----

Notice bio-bibliographique des collaborateurs	299
---	-----

Index des noms	301
----------------------	-----

Index des concepts	304
--------------------------	-----



Sommaire

Avant-propos par le Comité d'organisation

I GÉNÉRALITÉS : SCIENCE HISTORIQUE MÉTHODOLOGIE

- 1 Méthodologie des théories de la littérature par Jean Goussier 13
- 2 La rhétorique comme science par Paul Zumthor et Jean Goussier 15
- 3 Méthodes et théories par A. Kermadec 17

II LA DESCRIPTION DU TEXTE

- 4 Le texte : analyse et fonction. Introduction théorique de Jean Goussier 21
- 5 Le texte : analyse et fonction. Introduction de Jean Goussier 23
- 6 Rhétorique et sémiotique par Paul Zumthor 25
- 7 L'analyse du texte par Jean Goussier 27

III LE FONCTIONNEMENT DU TEXTE

- 8 Réception et interprétation par Jean Goussier 31
- 9 Réception et interprétation. L'analyse des textes par A. Kermadec 33
- 10 Réception et interprétation. L'analyse des textes par A. Kermadec 35
- 11 Interprétation et sémiotique par Paul Zumthor 37
- 12 Psychologie et littérature par Jean Goussier 39
- 13 L'histoire et la critique pour une sociologie de l'écrivain par Paul Zumthor 41

Bibliographie générale 43

Notes et bibliographies des collaborateurs 45

Index des noms 47

Index des concepts 49

Avant-Propos

Les études littéraires – la recherche aussi bien que l'enseignement – avaient autrefois un centre : l'histoire. Celle-ci servait de principe organisateur, la littérature s'insérait dans un certain type de diachronie. Cependant, dès les années vingt et trente, les insuffisances des méthodes traditionnelles devenaient évidentes; le fait littéraire commence à se libérer de l'histoire et cherche à se créer son lieu propre. Comment s'éloigner de la pure historicité, de quel côté s'engager, où établir, près de quelles frontières, le lieu spécifique des études littéraires, le lieu théorique de la littérarité? Au milieu du malaise, Welles et Warren ont dressé, dès 1942, un premier bilan; leur travail constitue une mise au point très utile, et qui clôt une période. Cependant, nous avons assisté depuis – notamment à partir des années soixante – à un renouveau considérable, à une théorisation radicale du phénomène littéraire. D'innombrables tentatives ont été entreprises, dans un grand nombre de pays, pour donner plus de cohérence et de rigueur scientifique à la théorie de la littérature et pour élaborer des modèles permettant de décrire les textes littéraires. Ces tentatives s'inspirent de disciplines très variées que l'on croyait – à tort ou à raison – posséder des instruments plus explicitement scientifiques, et l'influence de celles-ci sur les études littéraires a été considérable : que l'on songe à l'épistémologie, à la linguistique, à l'anthropologie. Ainsi l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du statut de la théorie littéraire s'est sensiblement modifiée.

Les travaux théoriques sont nombreux mais les résultats restent souvent inaccessibles; enfermée dans des terminologies spécialisées, voire dans des jargons obscurs, la théorie littéraire semble devoir rester le domaine privé de quelques-uns, au lieu de fournir à l'ensemble des enseignants et des étudiants, à tout honnête homme, des outils commodes permettant une lecture meilleure et approfondie, donnant accès à des textes réputés difficiles, bref, des instruments susceptibles de contribuer largement au « plaisir du texte ».

Certes, nous sommes encore très éloignés du « vrai lieu » de la théorie littéraire, le choix des modèles n'a rien de définitif, les outils sont souvent trop faibles ou trop puissants. Mais il est temps, face à cette masse d'ouvrages théoriques dans toutes les langues, de présenter au lecteur une mise au point provisoire, un état présent des recherches en cours, qui devrait lui permettre de s'orienter.

Le plan du livre est simple. Une première section (*Généralités*) réunit trois études qui stipulent les conditions de l'essor actuel de la théorie littéraire; il s'agit du statut scientifique d'une telle théorie (chap. 1), de sa genèse historique progressive (chap. 2) et des outils qu'elle s'est donnés (chap. 3). L'objet de la littérature étant le texte, il fallait ensuite distinguer, pour la clarté de la présentation, deux séries de recherches : celles qui cherchent à décrire les propriétés plus ou moins intrinsèques des textes et celles qui cherchent à situer les textes dans leur contexte social. La deuxième section (*La description du texte*) comprend par conséquent une étude globale sur la « textologie » (chap. 4) et la présentation de trois domaines spécifiques, prosodie (chap. 5), rhétorique et stylistique (chap. 6) et narratologie (chap. 7). Enfin, la troisième et dernière section (*Le fonctionnement du texte*) est destinée à décrire les mécanismes qui permettent l'insertion du texte dans son contexte social. Ces mécanismes sont, d'une manière générale, des mécanismes de réception et d'interprétation (chap. 8), qui se trouvent, toutefois, déterminés concrètement par des conventions culturelles : notre attente est conditionnée par la forme du texte (chap. 9), par le cadre pédagogique qui nous propose celui-ci (chap. 10). Pour l'interprétation, le texte peut devenir à son tour signe (chap. 11) ou symptôme (chap. 12), voire même faire partie de ce qu'il est censé évoquer (chap. 13); la littérature fonctionne comme objet de la psychocritique et de la socio-critique.

Un modèle théorique conséquent aurait sans doute donné un plan différent, les proportions ne seraient pas les mêmes. Mais il se trouve que certains aspects de la théorie littéraire sont à peine élaborés, d'autres, en revanche, paraissent être privilégiés par la recherche contemporaine. Ainsi, dans le domaine de la description du texte, les études relatives aux figures de style et à ce qu'il est convenu d'appeler « l'analyse structurale du récit » occupent une place de choix : d'où l'importance des chapitres correspondants. Par contre, le chapitre consacré à la prosodie française — à ce niveau la théorie est inséparable du système linguistique donné — se justifie précisément par la quasi-absence de travaux modernes.

Malgré la différence des points de vue (présentés et représentés), les disciplines-clés auxquelles la théorie littéraire semble emprunter aujourd'hui sa terminologie, ne sont plus la linguistique, la logique ou l'anthropologie, mais plutôt les sciences sociales et, plus en particulier, la théorie de la communication et la sémiotique. La littérature est un système signifiant susceptible d'être étudié par la science des signes. Mais tout en admettant ceci, nous avons fait appel à un grand nombre de chercheurs venant d'horizons divers, et nous avons voulu tenir compte de la mise en garde formulée par Todorov : « En prenant conscience du caractère signifiant de maint phénomène social — la littérature comme le rituel, la conversation quotidienne tout autant que l'image — on transformera, de l'intérieur, l'anthropologie, l'histoire de l'art ou les études littéraires. On déplacera, ce faisant, quelques frontières; mais on voit mal l'utilité d'une unification de toutes ces disciplines en un tout; le spécialiste de chacune étant remplacé par un omniprésent sémioticien. L'approche sémiotique de la littérature a entraîné une révision de la notion même de littérature, et son inclusion dans un cadre nouveau; elle ne devrait pas aboutir à la dis-

parition de la compétence professionnelle, ou plus simplement, dans notre cas, de la connaissance de la littérature¹. »

Deux autres traits caractérisent notre entreprise : c'est un ouvrage collectif; les collaborateurs étrangers, ceux qui n'écrivent pas directement en français, sont nombreux. L'apport étranger, — sauf pour le chapitre un peu spécial, et déjà mentionné, de la prosodie — nous semble particulièrement important dans la mesure où l'essor actuel de la recherche théorique en littérature n'est pas lié à la France : malgré l'importance indéniable de l'apport français, du structuralisme en particulier, et qui a connu, comme on sait, un écho mondial, — à l'heure actuelle cette recherche a surtout lieu dans les pays germaniques. Il est utile de se le rappeler et de jeter un coup d'œil sur cette vaste et puissante activité internationale au moment où certains s'entêtent à sonner le glas de la théorie en littérature, voire de la science dans les sciences humaines. La théorie se porte bien, malgré les caprices de la mode; l'insertion du sujet, c'est-à-dire du psychique et du métaphysique, dans les recherches, ne la menace pas. Les chercheurs ne peuvent pas renoncer à la réflexion théorique, à la conviction qu'il existe une unité fondamentale de la démarche scientifique dans les disciplines les plus variées.

Le caractère collectif du présent travail garantit la diversité des approches mais malgré notre constant souci de donner à l'ensemble des contributions une certaine homogénéité, les recoupements et les répétitions — à l'intérieur de perspectives toujours changeantes, bien entendu! — sont, dans ces circonstances, inévitables. Le lecteur est prié de se référer aux deux index qui se trouvent à la fin du volume et qui lui permettent de se livrer à un jeu enrichissant : il comparera les différents endroits où il est question, par exemple, de Lukács ou de Spitzer, d'« interprétation » ou de « récit » — les chapitres se complètent ou se contredisent, nous n'avons pas voulu escamoter les divergences, puisque celles-ci reflètent la réalité des recherches actuelles.

Notre ouvrage comporte sans doute des lacunes; certains lecteurs regretteront peut-être la place modeste qu'occupent dans ces pages quelques-uns des critiques les plus prestigieux du xx^e siècle (Croce, Curtius, Bataille, etc.), voire certaines tendances critiques — la critique dite thématique par exemple. Les représentants de ce qu'on appelle parfois « l'école de Genève » ou encore Marcel Raymond, Georges Poulet, Jean-Pierre Richard ont en effet puissamment contribué au renouveau des études littéraires en France. Ils ont créé une vision nouvelle, profondément originale, de la chose littéraire. Notre seule excuse, dès lors, c'est que notre propos n'est ni philosophique ni esthétique; nous cherchons à rendre accessibles des modèles théoriques, c'est-à-dire des modèles qui sont déjà généralisables, et qui permettent de décrire les traits spécifiques des textes et de rendre compte des mécanismes de leur fonctionnement.

Notre bibliographie est — encore un défaut! — nécessairement arbitraire; nous avons dû faire un choix très restreint au milieu de l'immense production. Nous avons en général laissé de côté, pour des raisons évi-

1. Littérature et Sémiotique, in : *Vers une esthétique sans entrave*, Mélanges Mikel Dufrenoy, 1975 (10/18), p. 385.

dentes, des ouvrages scientifiques de haut intérêt publiés en hollandais, en polonais, en roumain, en hongrois, etc. Pour les travaux étrangers nous indiquons, dans la mesure du possible, les traductions en français. Le lecteur trouvera par ailleurs d'autres bibliographies plus détaillées dans la plupart des livres mentionnés dans notre bibliographie générale; en outre, les ouvrages de Wellek et Warren et de Strelka contiennent des chapitres fort documentés, consacrés aux mêmes problèmes que ceux que l'on trouvera traités ici.

Je tiens à remercier Martine Frier-Wantiez, qui a bien voulu traduire les chapitres 1, 2, 6 et 8, Danièle Nebig, qui a fait le même travail pour le chapitre 4, et mon ami Gyula Sipos (Paris), dont les conseils m'ont été fort précieux.

A. KIBÉDI VARGA.

Méthodologie des sciences de la linguistique

Partie I

GÉNÉRALITÉS SCIENCE – HISTOIRE – MÉTHODES

Les auteurs de ces ouvrages ont voulu donner à leur science une base plus solide, en montrant que la connaissance n'est pas seulement une affaire de logique, mais qu'elle est aussi une affaire de méthode. Ils ont cherché à établir des règles qui permettraient de distinguer le vrai du faux, et de ne pas se laisser tromper par les apparences. Cette démarche est à la fois ambitieuse et sage, car elle reconnaît la difficulté de la tâche tout en affirmant la possibilité de la réussir.

Il ne faut pas cependant se laisser impressionner par le caractère technique de ces ouvrages. Ils contiennent en fait une réflexion profonde sur la nature de la connaissance humaine, et sur les moyens de l'acquiescer. C'est pourquoi ils méritent d'être lus et médités avec attention.

—

Paris 1

SCIENCE - HISTOIRE - MÉTHODES
GÉNÉRALITÉS

1. Méthodologie des théories de la littérature

1. *Prolégomènes épistémologiques*

Qu'est-ce qu'une théorie? Les épistémologues se sont depuis toujours penchés sur cette question. Ces dernières années, plusieurs réponses ont été avancées.

Ainsi le concept de théorie proposé par R. Carnap (1956) et devenu désormais classique, se fonde sur la dichotomie du langage scientifique en une partie empirique et une partie théorique. Carnap définit ainsi ces deux composantes : la partie empirique ne contient que des prédicats compréhensibles en eux-mêmes; il s'agit de prédicats d'observations élémentaires et complexes. Les prédicats élémentaires fonctionnent comme prédicats de base, à partir desquels les prédicats complexes sont déduits à l'aide de définitions explicites. La partie théorique comprend par contre tous les prédicats que le langage d'observation, trop restreint, ne peut articuler. Ce sont, par exemple, les prédicats de disposition, qui indiquent des attributs, lesquels ne peuvent être établis que lorsque certaines conditions sont remplies. Ainsi les concepts métriques ou quantitatifs et ceux qui caractérisent les objets par principe inobservables (atome, molécule, etc.). Selon Carnap, chaque phrase qui manifeste au moins un concept théorique, est par définition une phrase théorique. Une théorie est une construction de phrases dont chacune est une phrase théorique. On appelle cette conception de la théorie le « *statement view* ».

T. S. Kuhn (1962-1970) développe une tout autre conception de la structure des théories scientifiques. Une théorie est selon lui une construction dynamique, composée de lois, d'hypothèses et d'informations directement observables qui relèvent plus ou moins du niveau théorique et qui ont été toutes produites lors de la première application paradigmatique de cette théorie. Le paradigme, en tant qu'exemple ou modèle, est imprécis. Il ne renseigne ni sur tous les détails ni sur le degré éventuel de précision d'une théorie scientifique. Le paradigme une fois fixé, la science normale peut enfin naître; son activité ne consiste pas à introduire de nouvelles théories, mais à élaborer une théorie déjà donnée, c'est-à-dire à résoudre une série d'énigmes scientifiques.

L'interprétation du paradigme devient fragile, lorsqu'apparaissent des anomalies; celles-ci font basculer le paradigme dans l'indétermination ou dans un état de crise. Si la dissension s'installe, un accord quant au paradigme ne peut pratiquement plus s'ensuivre, ce qui serait pourtant la seule échappatoire. Alors la crise s'étend, car l'échec de l'élucidation technique, donc normale, des énigmes scientifiques, fait réapparaître la conscience de l'existence de problèmes, ce qui avait été auparavant refoulé. Cette conscience se manifeste non seulement dans les nouveaux projets interprétatifs et méthodologiques, mais encore dans l'analyse philosophique des fondements et dans les développements théoriques. C'est alors que commence de manière explicite la recherche d'un nouveau paradigme. Lorsque celui-ci est enfin trouvé, on assiste à une révolution scientifique, qui se manifeste par le rejet de l'ancien paradigme et l'acceptation du nouveau.

Le concept équivoque de paradigme de même que l'imprécision et l'ambiguïté des autres concepts de base que Kuhn utilise dans sa description du développement dynamique des théories, a entraîné des controverses durables. Une source majeure des malentendus semble être le fait que Kuhn décrit ses conceptions en les situant dans le « *statement view* » de ses antagonistes, pour qui les théories sont des constructions de propositions, alors que sa propre conception de la « *théorie* » et du « *paradigme* » va en réalité dans un autre sens, le « *non-statement view* » : les théories sont alors conçues comme des constructions de concepts.

J. D. Sneed (1971) tira les conséquences de cette confusion, en reconstruisant la conception de Kuhn à l'aide de concepts empruntés à la théorie des ensembles et à la logique. Il transforma la définition de la « *théorie* » proposée par Kuhn en la resituant dans la conception du « *non-statement view* » et en rendant ainsi univoques les concepts de base utilisés. L'entreprise de Sneed peut être considérée comme l'explication de la définition de la théorie qu'avait introduite Kuhn, sur la base de la théorie des ensembles. Elle a l'avantage d'apporter la précision requise à la complexité de la conception de Kuhn.

Une « *théorie* » tout d'abord n'est pour Sneed que le prédicat fondamental d'une théorie, défini par un certain nombre d'axiomes; ceux-ci contiennent les prémisses fondamentales théoriques et non-théoriques sur lesquelles se fonde la théorie. Les prémisses non-théoriques ne sont pas des phrases empiriques selon Carnap — on est loin de sa conception —, elles sont des phrases non-théoriques seulement par rapport à une théorie donnée; mais elles peuvent être théoriques par rapport à une autre théorie. Les axiomes, ainsi que quelques descriptions logiques, constituent « *la structure de base* » d'une théorie. Mais celle-ci ne resterait qu'à l'état de construction abstraite, si l'« *ensemble de modèles paradigmatique* », en tant que première application de la théorie, ne fournissait la preuve qu'elle possède bien un contenu empirique. L'« *ensemble de modèles paradigmatique* » revêt donc une importance particulière et est élevé au rang d'une valeur canonique. Il est essentiel dans la constitution de la théorie comme dans celle de la « *structure de base* ». Au cours des transformations que subit une théorie lors des étapes successives du développement scientifique ordinaire, transformations qui forment les extensions des pré-

misses théoriques et des modèles, « la structure de base » et l'« ensemble de modèles paradigmatique » doivent constamment rester les mêmes, car la théorie perdrait autrement son identité. Ainsi, en introduisant les deux concepts de « structure de base » et d'« ensemble de modèles paradigmatique », Sneed explicite avec exactitude ce que Kuhn entendait par « paradigme ».

2. *Les théories de la littérature sont-elles des théories scientifiques ?*

Si l'on veut répondre de façon satisfaisante à cette question il faut prouver que les théories de la littérature répondent bien aux exigences de l'une ou de l'autre des conceptions que nous venons d'exposer. C'est ce que j'ai essayé de faire en recourant à la théorie de Kuhn et de Sneed pour la reconstruction logique des théories de la littérature (Göttner/Jacobs, 1978).

Mais le simple fait que les théories de la littérature se laissent reconstruire à partir de l'appareil théorique de Kuhn et de Sneed, ne prouve pas pour autant leur scientificité. L'épistémologie analytique distingue trois postulats fondamentaux pour fonder la scientificité d'une théorie : le premier concerne le caractère explicite de toutes les hypothèses et conséquences. Le second consiste dans l'emploi d'un langage théorique aussi précis que possible, afin d'éviter toute confusion dans les concepts. Enfin, le troisième est celui de la vérifiabilité de toutes les affirmations. Alors que les trois postulats ne sont valables que pour les sciences empiriques, les deux premiers valent aussi pour les sciences formelles.

Le postulat le plus important dans une analyse des théories de la littérature selon la théorie de Kuhn et de Sneed est le caractère explicite. L'épistémologie même de Sneed va dans ce sens car elle n'analyse pas comment les théories des différentes sciences vérifient leurs affirmations, elle n'analyse pas non plus le degré de précision que possède le langage dont elles se servent; elle se borne à examiner comment la structure d'une théorie peut être rendue explicite, indépendamment de la question de savoir si l'on peut ou non attribuer à cette théorie le prédicat « empirique ». Si l'on veut donc donner une réponse satisfaisante à la question qui nous intéresse (« les théories de la littérature sont-elles scientifiques ? »), il faut examiner non seulement l'organisation explicite mais encore la valeur empirique de ces théories. On peut négliger le postulat de la précision du langage utilisé sans mettre pour autant en question la scientificité.

Je voudrais maintenant prendre l'exemple d'une théorie de la littérature et montrer comment on peut la reconstruire à l'aide de la théorie de Sneed et de Kuhn. J'ajouterai des remarques à propos de sa valeur empirique. Nous serons finalement à même de répondre à la question : « Les théories de la littérature sont-elles des théories scientifiques ou non ? »

Si l'on considère une théorie donnée, celle de R. Jakobson par exemple (1963), il est possible, grâce à un procédé intuitif, d'en extraire les principales prémisses théoriques. Il suffit de comparer toutes les prémisses théoriques, jusqu'à ce que l'on ait trouvé les quelques prémisses dont dépendent les autres. Ces prémisses théoriques indépendantes sont fonda-

mentales, c'est-à-dire logiquement supérieures aux autres; elles constituent la « structure de base » de la théorie, les autres les « structures ramifiées » de celle-ci.

La théorie de Jakobson manifeste les deux prémisses théoriques fondamentales suivantes :

1. « Dans la poésie, la fonction poétique domine. »
2. « Dans la poésie, la fonction poétique projette intentionnellement le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. »

Reprenons la première prémisses : En parlant de « fonction poétique » Jakobson se réfère à sa théorie des fonctions linguistiques. A chacun des différents facteurs qui constituent un simple modèle de communication, correspond une fonction linguistique différente : au facteur du destinataire correspond la fonction conative, au contexte la fonction référentielle, au message la fonction poétique, au contact la fonction phatique, au code la fonction métalinguistique, et enfin au destinataire la fonction émotive. Cette coordination peut se concrétiser ainsi : les textes ou les énoncés linguistiques, qui se rapportent au facteur x de ce modèle ou, plus exactement, dont le but est d'être orientés vers le facteur x, manifestent la fonction qui correspond à x. Ainsi les textes orientés vers le contexte ont une fonction référentielle, ceux orientés vers le destinataire une fonction émotive, etc. Excepté pour la fonction référentielle, Jakobson relève les caractéristiques linguistiques de chaque fonction linguistique : les interjections manifestent la fonction émotive; la fonction conative trouve son expression grammaticale dans le vocatif et l'impératif; certaines formules ritualisées signalent la fonction phatique; certains types de questions que posent les interlocuteurs pour vérifier qu'ils utilisent bien le même code, caractérisent la fonction métalinguistique; enfin le phénomène de projection est l'indice de la fonction poétique.

Passons à la seconde prémisses : Jakobson voit dans le « principe d'équivalence » le procédé constitutif de la séquence : en poésie les syllabes, les accents de mots, les longueurs prosodiques ou les pauses syntaxiques peuvent être considérées comme équivalents. La sélection et la combinaison constituent les deux modes d'arrangement fondamentaux du discours. La sélection consiste à faire un choix parmi une série de mots équivalents, semblables ou synonymes, alors que la combinaison des mots choisis construit la séquence dans le discours. Dans les textes poétiques le principe d'équivalence de l'axe de la sélection est projeté sur l'axe de la combinaison. Enfin Jakobson voit dans cette projection du principe d'équivalence un phénomène intentionnel, c'est-à-dire jamais tout à fait innocent.

Les deux prémisses théoriques fondamentales ne constituent pas la totalité des prémisses contenues dans la « structure de base ». Il reste encore à parler des prémisses non-théoriques. Ces dernières désignent le plus souvent le domaine de l'application de la théorie, qu'elles distinguent intuitivement de tous les autres objets virtuels. Cependant seules les prémisses théoriques sont à même de formuler des critères de délimitation intentionnels. Il s'ensuit que les prémisses non-théoriques restent pratiquement toujours implicites dans les théories de la littérature; elles

contiennent des présuppositions sur la « nature » du phénomène littéraire, que l'on ne peut découvrir que lorsque l'on considère les exemples que les théoriciens de la littérature ont choisis pour corroborer leurs affirmations théoriques.

Revenons maintenant à la théorie de Jakobson. Nous qualifierons les exemples qu'il fournit d'un « ensemble de modèles paradigmatique » qui nous renseigne sur les implications sous-jacentes de cette théorie. On s'aperçoit alors qu'il ne prend comme exemples que des textes poétiques unanimement reconnus comme tels. Il présuppose *a priori* un consensus quant à l'existence de la poésie. Il est manifeste que sa théorie fut créée pour décrire des textes qui, indépendamment de cette théorie, sont déjà reconnus comme étant des textes poétiques. Nous formulerons ainsi la prémisse fondamentale non-théorique concernant la structure de base de cette théorie : « la poésie est reconnue intuitivement comme telle, lorsqu'elle correspond à une conception donnée de la poésie. »

A partir de ces trois prémisses fondamentales on peut aisément reconstruire la « structure de base » de la théorie de Jakobson. Ces quelques considérations rapides ont cependant suffi pour constater que les prémisses ne sont pas suffisamment explicites et que par conséquent le premier postulat est enfreint. Il nous faut en conclure que la construction de sa théorie est imparfaite. Pourtant il ne faudrait pas trop discréditer cette théorie, relativement moderne, de la littérature : les théories plus traditionnelles manifestent dans une plus grande mesure encore ces lacunes dans leur élaboration théorique; des jugements de valeur, des normes, des implications métaphysiques y sont subrepticement introduites.

Que dire de l'application du troisième postulat, celui de la vérifiabilité fondamentale de toutes les hypothèses déduites de prémisses fondamentales? Là encore on se heurte à des difficultés. Ainsi Jakobson ne vérifie pas l'exactitude de son affirmation, selon laquelle, par exemple un certain poème de Brecht « Wir sind sie » serait un texte poétique, parce qu'il correspond à ce que l'on entend communément par « poésie ». Comme pour tous les autres exemples, il admet intuitivement la pertinence de cette idée présupposée de la poésie. De même, l'affirmation déduite de la première prémisse théorique et selon laquelle la fonction poétique domine dans ce poème n'est pas vérifiée; car elle n'est produite qu'à partir de la conviction tacite que ce poème est de la poésie. Une procédure de vérification explicite n'est mise en œuvre que lorsque Jakobson essaie de justifier l'affirmation déduite de sa seconde prémisse théorique, à savoir la projection intentionnelle dans le poème de Brecht du principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison (1973). Son travail de vérification consiste en grande partie à repérer dans ce poème les classes d'équivalence et à mettre en relation certaines d'entre elles. Il s'agit en effet pour Jakobson de montrer que le principe d'équivalence ne se manifeste pas sporadiquement dans le poème, mais qu'il en est le principe organisateur dominant. Un certain aspect de ce principe retient surtout son attention, à savoir le parallélisme. Il découvre des équivalences et des parallélismes dans la construction des strophes, entre des formes modales caractéristiques et des négations, enfin entre des unités sémantiques et phonétiques. Le résultat de cet examen est positif. Jakobson peut montrer que le

poème de Brecht remplit en effet les conditions exigées par la seconde prémisse théorique. Mais ceci révèle en même temps que sa théorie de la littérature a un champ d'application pratique, c'est-à-dire un contenu empirique. Du moins en ce qui concerne la seconde prémisse théorique, on peut donc dire que le troisième postulat de l'épistémologie analytique est satisfait.

Nonobstant certains péchés d'omission quant au caractère explicite et à la vérifiabilité, qu'il serait en principe facile de faire disparaître, on peut affirmer que la théorie de la littérature proposée par Jakobson est une théorie scientifique. Le résultat par contre n'est pas toujours aussi positif pour toutes les théories de la littérature. Pour pouvoir donner un jugement plus différencié à ce sujet, il faudrait examiner les principales théories de la littérature et leur insertion dans des cadres théoriques plus vastes.

3. *Les théories de la littérature et leurs suppositions*

Bien avant l'édification des études littéraires en une véritable science à prétention théorique, on disposait de plusieurs « arts poétiques »; il s'agissait de compilations de règles destinées à la création de nouvelles œuvres poétiques et au jugement des œuvres déjà existantes. Nous ne les énumérerons pas; nous nous contenterons de mentionner celle qui a eu le plus de répercussions dans l'histoire de la littérature européenne, la poétique d'Aristote qui joue un rôle si essentiel dans l'antiquité classique, lors de la Renaissance où elle resurgit, et jusque dans le classicisme européen qu'elle influence d'une manière décisive. Comme toutes les autres poétiques, elle présente *a priori* un caractère normatif, en tant qu'instrument aussi bien critique que programmatique. Lessing a formulé une critique pénétrante quant à l'hégémonie de la poétique aristotélicienne en Europe. Reprenant les grandes lignes de cette critique, Hamann et Herder prirent le contre-pied de la poétique d'Aristote et créèrent une poétologie nouvelle, qui devait atteindre une apogée première avec les travaux des frères Schlegel. Dans cette poétologie romantique, les œuvres littéraires ne sont plus considérées comme des constructions, produites selon des règles imposées de l'extérieur, mais elles deviennent au contraire l'expression directe de l'âme d'un peuple ou de l'expérience intime d'individus supérieurs (génies). C'est dans cette lignée que se développa l'étude des littératures nationales, alors que la poétique classique manifestait une indifférence à l'égard des frontières linguistiques et politiques. Pourtant ces travaux de poétologie et les poétiques précédentes ont des traits communs du point de vue épistémologique : toutes ont des prétentions fortement normatives, qui s'expriment dans les fonctions critiques et programmatiques. Ainsi la littérature qui répond aux exigences posées par la conception romantique est ouvertement qualifiée de « bonne » et se voit ainsi valorisée, tandis que la littérature produite selon les règles de la doctrine classique en vigueur jusque-là est dépréciée.

C'est W. Dilthey (1914-1970) qui, le premier, a tenté d'établir une théorie systématique de la littérature sur des bases philosophiques et ainsi de permettre aux études littéraires de s'élever au rang de science théorique. Il reprit la conception romantique de la littérature pour la réinterpréter

à l'aide de la terminologie philosophique développée dans les différentes phases de sa philosophie de la vie (Lebensphilosophie). La première de ces phases peut être qualifiée de psychologiste. Ce psychologisme se reflète dans la définition du prédicat fondamental de sa première théorie de la littérature. Le prédicat fondamental « vraie poésie¹ » comprend deux prémisses théoriques : « la vraie poésie est l'expression et la représentation de la vie » et « la vraie poésie a comme base l'imagination poétique ». La « vie » est comprise comme la vie de l'âme, ainsi que l'entend la psychologie rationnelle et l'« expression » ou la « représentation » ont pour fonction de manifester les expériences vécues intérieurement. L'« imagination » est, en ce qui concerne l'expression poétique, la faculté principale de l'âme, elle est l'outil qui permet aux expériences intérieures de se manifester. Ces expériences peuvent être, selon la poétologie romantique, celles de l'âme d'un peuple ou celles de l'âme d'individus supérieurs.

Plus tard, lorsque Dilthey s'engage dans la voie de l'idéalisme et de l'histoire des idées¹, il définit ainsi le prédicat fondamental « vraie poésie₂ » de sa seconde théorie littéraire : « la vraie poésie est l'expression et la représentation de la vie », « la vraie poésie exprime une conception du monde (elle reflète une conception du monde pré-existante ou en crée une autre) », et « la vraie poésie a une forme intérieure qui correspond aux types de la conception du monde ». La « vie » signifie ici la vie intellectuelle, comme dans la théorie rationnelle et idéaliste de l'histoire (Hegel), l'« expression » devient dès lors la manifestation, à travers les époques, de « ce qu'il y a de typique dans la nature humaine ». En tant que produit de la vie culturelle des époques, la poésie est à même d'exprimer directement une « conception du monde » dont il n'existe que trois types fondamentaux, chacune correspondant à un type poétique : le type « naturaliste » (par exemple Balzac), le type « idéaliste-subjectif » (par exemple Schiller) et le type « idéaliste-objectif » (par exemple Goethe).

La seconde théorie littéraire de Dilthey a inspiré chez les théoriciens qui lui ont succédé un flot de typologies tout aussi abstraites, dont les remous sont encore sensibles dans le passé plus récent de la science littéraire. Les principes de la typologie qui structure l'histoire des idées restent les mêmes, seuls les différents types reçoivent d'autres caractéristiques.

L'exemple paradigmatique choisi dans la théorie de Dilthey, comme dans les variantes élaborées par ses successeurs, est l'œuvre de Goethe. D'autres œuvres qui ne remplissent pas les conditions préalablement définies sont reléguées dans la partie dite inférieure de la littérature. Ainsi se manifeste clairement le caractère normatif de cette théorie; parmi les deux fonctions normatives possibles, c'est la fonction critique qui joue le rôle essentiel dans ces théories, car dès le début elles sont centrées sur l'histoire de la littérature et non sur sa production. Malgré la présence d'une base philosophique, les principes fondamentaux de la poétique normative ne sont donc pas mis en question.

Les études littéraires à tendance phénoménologique, qui prennent la relève des études littéraires subordonnées à l'histoire des idées (Geistesgeschichte), trouvent leur théoricien dans Roman Ingarden (1960). Sa théorie

1. Dans le sens allemand de « Geistesgeschichte. »

ontologique des « strates » de l'œuvre littéraire s'appuie sur l'analyse phénoménologique de l'être chez Husserl. Le prédicat fondamental de sa théorie est « l'œuvre littéraire ». Trois prémisses fondamentales le définissent : « l'idée de l'œuvre littéraire réside dans le rapport essentiel entre une situation représentée et une qualité métaphysique; l'œuvre littéraire atteint son apogée dans la manifestation de la qualité métaphysique »; « la structure essentielle de l'œuvre littéraire consiste dans le fait que celle-ci est une construction formée de plusieurs strates hétérogènes »; « l'œuvre littéraire souligne son caractère par la variété de ses réalisations, celles-ci formant le trait d'union entre le lecteur et l'œuvre ». Ingarden différencie ces prémisses générales à l'aide d'une foule de prémisses spéciales que nous ne mentionnerons pas ici.

Le prédicat fondamental de cette théorie phénoménologique semble à première vue être d'ordre descriptif. Les définitions qui s'appliquent aux concepts de « strates hétérogènes » et « réalisations variées » de l'œuvre littéraire semblent aussi avoir un caractère descriptif. Pourtant la première prémisses s'écarte de cette affirmation : elle fixe d'une manière toute normative ce qui est le propre de l'œuvre littéraire : « la manifestation de qualités métaphysiques ». Les œuvres qui correspondent à cette qualification sont jugées positivement, elles ont une valeur de modèle dans toutes les analyses littéraires à tendance phénoménologique. Le caractère normatif de cette théorie et de ses variantes se montre aussi dans le choix des exemples paradigmatiques, à savoir généralement ceux à qui les théories normatives précédentes ont déjà attribué les valeurs positives telles que « bonne », « vraie », « pure », etc.

Pourtant on ne peut nier que les deux dernières prémisses fondamentales au moins contiennent les rudiments d'une conceptualisation descriptive. Ceci devient évident lorsqu'on considère les deux orientations qui ont été développées à partir de ces prémisses. La seconde prémisses fondamentale d'Ingarden a permis de spécifier les différentes strates de l'œuvre littéraire et de les analyser avec un appareil méthodologique plus exact. Sous l'influence du New Criticism anglo-américain et de sa méthode de « Close Reading » une nouvelle école devait se développer, celle de l'interprétation immanente des œuvres littéraires; poursuivant un but méthodologique, cette école s'est appliquée à découvrir toutes les strates de l'œuvre littéraire grâce aux procédures quelque peu améliorées de l'analyse stylistique, de l'analyse du mètre, du rythme, des descriptions structurales et de la théorie des genres. Ainsi étaient réunis les premiers éléments nécessaires au développement de l'empirisme dans le domaine littéraire, développement qui fut cependant freiné par le caractère intuitif de ces méthodes qui ne disposaient pas d'un langage scientifique suffisamment élaboré. Mais le plus grand obstacle fut la référence constante aux principes métaphysiques traditionnels, qui empêchèrent le développement d'une analyse de la littérature qui soit vraiment descriptive. La troisième prémisses fondamentale d'Ingarden constitue enfin une des bases théoriques sur lesquelles se fondent les théories de la réception, qui analysent la relation lecteur-œuvre et qui décrivent, non plus l'histoire de la littérature, mais ses effets. Là encore s'amorce un mouvement vers l'empirisme, qui échouera cependant, pour les mêmes raisons que nous avons évoquées en

ce qui concerne l'interprétation immanente des œuvres littéraires : l'appareil méthodique n'est pas assez élaboré, puisqu'il reste intuitif et imbu de prémisses normatives.

Un des principaux courants que la science littéraire de ces dernières années ait connu, est constitué par les mouvements sociologiques et marxistes. Au sein de l'école sociologique, des chercheurs renommés comme Mannheim, Alewyn, Schücking, Hirsch ont essayé de mettre en évidence les rapports entre la structure des classes sociales d'une part et les structures littéraires d'autre part. Du côté marxiste, on dénonce l'insuffisance de telles entreprises, ou on les taxe de matérialisme vulgaire. On aborde ces mêmes problèmes avec l'appareil méthodologique plus solide de l'esthétique dialectique et matérialiste de Marx et Engels. Même les structures de classe sont considérées comme des structures dérivées dont on essaie de découvrir la genèse, à l'aide des lois qui régissent le développement économique telles que le marxisme les a formulées. Comme dans la théorie politique, on distingue deux orientations au sein de la théorie esthétique : l'orthodoxie et la non-orthodoxie, cette dernière étant très hétérogène. G. Lukács, dont nous résumerons la théorie, a longtemps été considéré comme le principal tenant de l'orthodoxie. De l'école de la non-orthodoxie, nous citerons T. W. Adorno, parmi d'autres théoriciens non moins brillants comme Benjamin, Goldmann et Bloch. La théorie d'Adorno n'est pas représentative mais elle est certainement caractéristique du mouvement non-orthodoxe.

Le prédicat fondamental de la théorie de Lukács (1972a, 1972b) est la « littérature du réalisme » et se définit par les attributs suivants : « la littérature réaliste est une manière particulière de refléter la réalité objective », et « pour la littérature réaliste, le contenu (c'est-à-dire celui de l'humanisme socialiste) est primaire ». Par les termes de « réalité objective » Lukács entend les lois économiques et sociales, telles que le marxisme les a formulées : la littérature a donc pour fonction de les refléter. La « manière » particulière de refléter « la réalité objective » signifie que ce mouvement doit être dialectique. Le primat du contenu se réfère à l'esthétique du contenu marxiste. Mais ce contenu n'est pas arbitraire, il est celui de « l'humanisme socialiste », c'est-à-dire celui des idéaux humanistes, tels que la théorie marxiste les a exprimés.

Ces prémisses fondamentales sont complétées par d'autres, plus particulières, qui spécifient le prédicat fondamental par deux prédicats distinctifs : « la littérature du réalisme bourgeois » et « la littérature du réalisme socialiste ». Le premier est caractérisé par une « appréhension intuitive de la réalité objective et de ses lois », par une « vision prophétique », son « caractère populaire », et par « le contenu de l'humanisme bourgeois-révolutionnaire » ; les œuvres de Balzac constituent son exemple paradigmatique. Le second (« littérature du réalisme socialiste ») se définit par une « appréhension consciente de l'humanisme socialiste » ; les œuvres de Gorki en constituent l'exemple paradigmatique.

Le prédicat fondamental, comme les deux autres prédicats distinctifs, sont normatifs, car les œuvres littéraires mentionnées sont qualifiées de « bonnes », « grandes » ; la littérature « bourgeoise-décadente » se voit dévalorisée et différenciée par rapport aux œuvres précédentes. Les deux

fonctions normatives sont particulièrement évidentes dans la division du prédicat fondamental en deux volets : le « réalisme bourgeois » et le « réalisme socialiste » : l'analyse du « réalisme bourgeois » est historique et revêt un caractère critique, tandis que celle du « réalisme socialiste » affiche un caractère programmatique, comme c'est souvent le cas dans les manifestes du parti des pays socialistes qui traitent de questions relatives à la littérature. Malheureusement, Lukács n'entreprend rien pour vérifier sur les textes littéraires eux-mêmes le bien-fondé des concepts extraits des prémisses en question.

Il en va de même pour la théorie de la littérature élaborée par Adorno (1974), et dont nous voulons maintenant résumer les thèses. Son prédicat fondamental s'intitule « la littérature critique-négative ». Celle-ci est valorisée et se distingue de la « littérature affirmative », qui se trouve, elle, dévalorisée. Le prédicat normatif reçoit alors les prémisses suivantes : « la littérature se trouve dans un rapport critique-négatif face à la réalité ; c'est là-même que réside son caractère utopique », et « la forme et le contenu constituent en littérature une corrélation dialectique ; le primat va cependant à la forme ». Ces deux prémisses vont visiblement à l'encontre des prémisses fondamentales énoncées dans la théorie orthodoxe. Elles s'opposent en effet à la thèse selon laquelle la réalité doit se refléter dans la littérature, et ensuite à la thèse qui prône le primat du contenu. Bien que l'une comme l'autre de ces théories s'appuient sur une esthétique marxiste, elles n'en restent pas moins contradictoires ; ceci est particulièrement évident lorsqu'on compare leurs prémisses fondamentales.

Le courant le plus moderne est représenté par l'école formaliste qui va du formalisme pur aux théories de la littérature à tendance linguistique, en passant par le structuralisme. Elle se caractérise par un effort de précision formelle et méthodique, et simultanément par le progrès de la recherche empirique dans la science de la littérature. Il est malaisé de circonscrire le champ du formalisme, car il existe de nombreux rudiments de théories, mais aucune théorie n'est encore dominante, comme dans les autres courants littéraires. Nous avons déjà mentionné la théorie de R. Jakobson et nous prendrons maintenant comme autre exemple la théorie de S. R. Levin (1963, 1971). La théorie de Jakobson comme celle de Levin définit des prédicats fondamentaux descriptifs, car leur but premier consiste à définir la spécificité de la « littérature ». La « littérarité » peut être mise en évidence grâce au repérage de caractéristiques structurales des objets littéraires, ces caractéristiques étant définies avec précision à l'aide de théories linguistiques. Nous avons déjà parlé de la définition de la littérarité selon Jakobson, nous nous proposons maintenant d'examiner celle de Levin. Elle comprend deux niveaux : une définition de base intuitive, et une définition linguistique. La première utilise les concepts de « cohésion », « écart » et « densité ». Dans la définition linguistique, Levin veut expliciter ces trois concepts ; mais il ne le fait en réalité que pour la « densité ». Levin entend par là que les objets littéraires « contiennent dans une proportion supérieure à la moyenne, des transformations d'effacement, que l'on ne peut reconstruire ». Il y a référence à une caractéristique qui, dans la grammaire générative transformationnelle, est ainsi définie : les textes qui présentent la caractéristique « densité », manifestent des structures de surface syntaxiques

auxquelles ne correspond aucune structure profonde précise, car elles sont le résultat d'une transformation d'effacement et ne peuvent pas être reconstruites, même lorsque l'on connaît la structure de surface et la règle de transformation appliquée. La mention quantitative contenue dans la définition « au-dessus de la moyenne » reste imprécise.

Les suppositions de ces théories diffèrent sensiblement de celles que nous avons examinées plus haut : elles prennent comme cadre théorique non pas des théories esthétiques normatives, mais des théories linguistiques descriptives. Ces théories servent de base à des méthodes linguistiques de vérification, des méthodes qui ne sont pas intuitives et qui sont d'une grande précision technique et qui, donc, sont destinées ici à tester ce qui a été affirmé dans la théorie de la littérature. Avec l'exemple de Jakobson, nous avons vu comment les choses se passent. Il s'agit là d'une rupture radicale avec les procédés des études littéraires traditionnelles. Ces théories ne veulent plus exercer une fonction critique ou programmatique, mais fonder une science de la littérature, une science théorique et empirique qui obéit aux lois de l'épistémologie logico-analytique. Le fait que les théories de Levin et de Jakobson ne remplissent que partiellement cette exigence doit être imputé au caractère encore inexpérimenté du terrain sur lequel ils ont bâti leurs théories.

Entre-temps, d'autres essais théoriques ont été avancés et ont dépassé ce stade initial. Dans le domaine de l'esthétique fondé sur la théorie de l'information on a par exemple essayé d'introduire dans les analyses littéraires des concepts quantitatifs. Il existe des tentatives semblables qui sont basées sur l'utilisation de procédés statistiques et ont été empruntés aux méthodes expérimentales en vigueur en psychologie et sociologie empiriques. D'autre part, le modèle de communication simple dont se servait Jakobson, a été depuis remplacé par des modèles plus complexes. Sur la base de tels modèles, on n'essaie plus de définir la « littérarité » à l'aide de marques distinctives structurales inhérentes aux objets — ces essais se sont avérés des échecs — mais en attribuant une certaine qualité, celle d'être un objet littéraire, dans le cadre des procès de communication complexes. Le champ d'investigation de telles théories s'est déplacé : ce n'est plus la « littérature » qui est leur objet d'analyse, mais « le procès de la communication littéraire ».

4. Jugement méthodologique

Dans cet aperçu rapide et schématique du développement historique des théories de la littérature, deux grands types de théories se dégagent : le type normatif et le type descriptif. Ceci ne veut pas dire que le type descriptif ne se trouve aucunement soumis à des normes dans ses suppositions théoriques, mais cela signifie que les prémisses théoriques fondamentales du type normatif contiennent des prédicats de jugement et celles du type descriptif n'en contiennent pas.

Les suppositions du type normatif sont, comme nous l'avons vu, des esthétiques normatives qui elles-mêmes sont construites à partir de théories métaphysiques normatives. Les suppositions du type descriptif sont par

contre des théories scientifiques linguistiques qui ont comme superstructure la méthodologie de l'épistémologie analytique.

Ceci nous renseigne-t-il sur la scientificité des différents types de théories? Partons des trois postulats de l'épistémologie analytique que nous avons déjà mentionnés : le caractère explicite de la construction théorique, un langage scientifique le plus précis possible, la vérifiabilité empirique de toutes les affirmations. Seules les théories de la littérature à tendance structurale et linguistique semblent vraiment être « scientifiques ». Si l'on veut procéder de manière rigoureuse on ne devrait même accorder le prédicat « scientifique » qu'aux seules théories qui vérifient toutes les affirmations émises à partir des prémisses théoriques, car seules ces théories possèdent des méthodes suffisantes. Les autres théories du type descriptif ne garantissent pas l'effet de leurs méthodes; leur « scientificité » comporte alors des failles. Pour nuancer une démarcation aussi rigide, il faudrait procéder à une comparaison des différents degrés de scientificité.

Les théories du type normatif ne répondent pas aux exigences scientifiques telles que l'épistémologie analytique les pose; faut-il pour cela les traiter de constructions irrationnelles, dépourvues de toute justification? Je ne pense pas que ce soit une nécessité. Les théories normatives prennent en charge des fonctions différentes de celles des théories descriptives. Ainsi certaines disciplines littéraires comme par exemple la critique, l'histoire et la didactique de la littérature qui ont des fonctions plus ou moins pragmatiques, ne se développent que sur les bases de théories normatives.

Mais n'en concluons pas pour autant que chaque théorie normative peut ainsi se voir justifiée. Les postulats qui valent pour ce type de théorie, diffèrent de ceux qui sont à la base des théories descriptives et qui ont été établis dans un but scientifique. Ils sont semblables à ceux qui valent pour l'établissement des normes en général : on exige leur explication rationnelle. « Explication rationnelle » ne signifie pas ici une justification irrévocable, mais plutôt une motivation rationnelle. Cette motivation est donnée, lorsque, pour faire accepter une norme, on est en mesure d'avancer suffisamment d'arguments susceptibles d'être compris, discutés et acceptés par un groupe d'individus dans une époque donnée.

Seules les théories normatives qui procèdent de cette façon pour chaque norme qu'elles manifestent, peuvent être considérées comme étant expliquées de manière rationnelle, et peuvent ainsi prétendre à être pleinement reconnues, formant par leur fonction pragmatique la contrepartie des théories du type purement scientifique. Les théories qui font fi de telles explications — comme c'est malheureusement presque toujours le cas dans les théories traditionnelles du type normatif — sont seulement de nature idéologique et n'ont, en tant que telle, de valeur ni scientifique ni rationnelle. Elles sont tout au plus intéressantes comme les articulations possibles de certaines visions, déjà historiques, du monde.

Heide GÖTTNER

Bibliographie

- ADORNO, Theodor W., 1974 : *Ästhetische Theorie* (« Théorie esthétique »), Frankfurt, 2^e éd. (trad. fr. Klincksieck, 1975).
- CARNAP, Rudolf, 1956 : « The Methodological Character of Theoretical Concepts » in : H. Feigl/M. Scriven (éd.) : *Minnesota Studies in the Philosophy of Science I*, Minneapolis, pp. 38-76.
- DILTHEY, Wilhelm, 1914 a : « Zur Grundlegung den Geisteswissenschaften », in : *Gesammelte Schriften*, vol. VII, pp. 3 sqq.
- 1914 b : « Der Aufbau der geschichtlichen Welt in der Geisteswissenschaften », *ibid.*, pp. 79 sqq.
- 1914 c : « Die Typen der Weltanschauung », in : *Gesammelte Schriften*, vol. VIII, pp. 75-118.
- GÖTTNER, Heide et JACOBS, Joachim, 1978 : *Der logische Aufbau von Literaturtheorien*, München.
- INGARDEN, Roman, 1960 : *Das literarische Kunstwerk*, Tübingen, 2^e éd.
- JAKOBSON, Roman, 1963 : Linguistique et poétique, in : *Essais de linguistique générale*, Minuit, pp. 209-248.
- 1973 : La structure grammaticale du poème de Bertolt Brecht « Wir sind sie », in : *Questions de Poétique* (Seuil), pp. 444-462.
- KUHN, Thomas S., 1972 : *La structure des révolutions scientifiques* (Flammarion).
- LEVIN, Samuel R., 1963 : Deviation — Statistical and Determinate — in Poetic Language, in : *Lingua XII*, pp. 276-290.
- 1971 : The Analysis of Compression in Poetry, in : *Foundations of Language* 7, pp. 38-55.
- LUKÁCS, Georg, 1972 a : *Literatursoziologie*, par P. Ludz, Neuwied/Darmstadt/Berlin, 5^e éd.
- 1972 b : *Die Grablegung des alten Deutschland*, par E. Grassi, Hamburg, 3^e éd.
- SNEED, Joseph D., 1971 : *The Logical Structure of Mathematical Physics* (Reidel, Dordrecht).

2. La théorie littéraire au XX^e siècle

Aperçu historique

Une discipline scientifique est selon Popper un conglomérat, limité et reconstruit, de problèmes et de solutions provisoires. Cette conception implique le fait que les disciplines sont soumises aux contingences de l'histoire. L'histoire des sciences traduit bien les glissements et les transformations à l'intérieur d'un tel conglomérat. Ainsi le rapport qui lie le chercheur en tant que sujet historique à l'objet de sa recherche varie dans le temps. A un certain moment l'élimination de l'historicité du sujet devait garantir une approche aussi « objective » que possible de l'objet considéré. Par contre, à un autre moment, on professa — dans les sciences humaines — l'idée d'une fusion entre le sujet et l'objet. Toutefois actuellement on s'efforce de localiser et de décrire exactement l'apport et la situation historique du chercheur en présence de l'objet d'analyse. Les présuppositions épistémologiques jouent un rôle important dans l'élaboration d'une discipline.

De même le problème de l'extension d'une discipline est laissé à la décision de la communauté des spécialistes. Pour l'extension du champ de la science littéraire, considérée du point de vue de la théorie de la communication, le texte littéraire fait partie de la situation communicative, qui est un ensemble complexe. Les présuppositions communicatives de l'émetteur et du récepteur — qui eux aussi constituent des ensembles composés (Landwehr, 1975 : 69-73) — peuvent devenir objet d'étude ou forment une partie de cet objet. L'importance que l'on accorde au texte littéraire en tant que grandeur discernable, dissociable dans l'ensemble de la situation de communication, varie selon l'histoire.

Dans notre aperçu historique, global et limité par nécessité, de l'importance accordée au texte littéraire comme objet d'analyse (depuis le positivisme du XIX^e siècle jusque dans les années soixante de notre siècle), deux questions fondamentales constitueront le fil conducteur : quelle décision a-t-on pris vis-à-vis du problème épistémologique général et quelle ligne de conduite adopte-t-on face au problème plus spécifique des aspects de la situation communicative ?

Le positivisme et la méthode des « sciences de l'esprit »
 (« *Geisteswissenschaften* »)

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le positivisme considère le texte littéraire comme *un document*. Du point de vue de la théorie de la communication, ceci veut dire que le texte fut étudié dans sa fonction renvoyant à l'émetteur. Cette conception du texte-document fut explicitée par Hippolyte Taine dans l'introduction de son *Histoire de la littérature anglaise* et les buts d'analyse qui en résultent y sont exposés. L'admiration dont est l'objet à l'époque de Taine la biologie en tant que science exemplaire, se manifeste dans des comparaisons : « Pourquoi étudiez-vous la coquille, sinon pour vous figurer l'animal? De la même façon vous n'étudiez le document qu'afin de connaître l'homme. » Comme la coquille, le texte littéraire n'a en lui-même aucune valeur, il ne constitue qu'une approche de l'homme derrière l'œuvre, il ne se trouve que dans un rapport de référence à l'homme : « La coquille et le document sont des débris morts, et ne valent que comme indices de l'être entier et vivant » (Taine, 1877 : I, pp. IV, V).

Le programme d'histoire littéraire de Taine s'appuie sur la philosophie d'Auguste Comte, qui s'est efforcé de surmonter le stade théologique et métaphysique dans le domaine des sciences humaines. Il s'agissait pour ce positiviste de découvrir des lois génétiques derrière les faits.

Si l'histoire littéraire positiviste n'a accordé que peu d'importance au texte littéraire en tant qu'élément d'une situation de communication, elle en a accordé encore moins au récepteur et au chercheur. L'attention exclusive vouée à l'émetteur et à son « être entier » condamne pour ainsi dire le récepteur : le sujet-exégète ne peut faire intervenir ni son historicité, ni, étroitement lié à celle-ci, son jugement de valeur. Il fallait bien entendu que le texte, qui donne accès à l'écrivain et qui constitue le document dont il s'agissait d'étudier les conditions causales génétiques, soit présenté sous une forme authentique. Cette nécessité eut pour résultat l'établissement d'éditions de textes, et ce qui lui est complémentaire, l'analyse détaillée des sources.

La méthode positiviste élaborée en France fut vite reprise par d'autres pays. Wilhelm Scherer fut un des représentants les plus connus du positivisme littéraire allemand. Sa doctrine de l'explication causale l'amena à suivre de très près les sciences de la nature et à postuler une symétrie entre l'explication et la prédiction, dont le résultat ne pouvait être que spéculatif. Nous pensons là plus particulièrement à sa « théorie des grandes époques » : vu le fait que de « grandes » œuvres avaient été produites aux environs de 1200 et 1800, il devait en être de même tous les six cents ans (sur le positivisme littéraire, voir Gutzen et al., 1976 : 127-149).

Vers 1900 l'école positiviste dut faire face à une réaction conduite avec beaucoup de force convaincante par Wilhelm Dilthey. Son livre *Die Entstehung der Hermeneutik* (1900) (« La naissance de l'herméneutique »), dans lequel la distinction, que l'auteur considérait comme fondamentale, entre d'une part les sciences de la nature et d'autre part les sciences humaines,

fut étayée par de nombreux arguments, put compter en Allemagne sur un accueil chaleureux. Maintes pensées qui s'y trouvaient développées, avaient une résonance familière : elles se rattachaient constamment à la tradition idéaliste qui constitua un aspect essentiel du romantisme allemand. La grande différence entre la méthode de Dilthey et celle du positivisme se résume ainsi : l'approche évaluative du sujet est une condition pour l'analyse de l'objet (« Ist das Interesse eingeschränkt, so ist es auch das Verständnis » : « Si l'intérêt est limité, la compréhension l'est aussi »). Sujet et objet perdent leurs liens spatio-temporels et deux grandeurs (« génies ») se rencontrent dans un moment intemporel. (« ...über alle Schranken der eigenen Zeit blickt er hinaus in die vergangenen Kulturen; ...indem er die Tätigkeit des Menschen in der Gesellschaft über die Grenzen des Momentes und des Ortes erhebt » : « ...il dépasse les barrières de son propre temps pour s'intéresser aux civilisations passées... en plaçant l'activité de l'homme dans la société au-delà des frontières du moment et du lieu »); l'interprétation d'un texte littéraire est considérée comme un art (« die persönliche Kunst und Virtuosität in solcher Behandlung des schriftlich Erhaltenen » : « L'art et la virtuosité personnels dans le traitement du patrimoine écrit, la virtuosité personnelle et géniale du philologue »). On assigne au texte et à son interprète un caractère *monumental*. Parce qu'ils sont « grands », texte et exégète perdent toute trace d'historicité. Ainsi en Allemagne, la réaction anti-positiviste reçoit un caractère résolument a-historique. Du statut de *document*, le texte littéraire est passé à celui de *monument*. Le système positiviste, déjà tant soit peu ébranlé, ne put offrir suffisamment de résistance, tandis que la réaction contre lui devait plus tard se trouver encore renforcée par la philosophie de Martin Heidegger.

Les choses se passèrent autrement en France : le courant Taine-Comte résistait mieux aux attaques extérieures. Ici la réaction vint de Gustave Lanson, dont la position est comparable à celle de Dilthey, mais chez qui la conception selon laquelle la science littéraire ne doit pas suivre en tous points les sciences de la nature, est présentée avec beaucoup plus de nuances. Lanson aussi était de l'avis que la science de la littérature se trouvait en présence d'un objet d'analyse qui accusait des différences sensibles avec ceux des sciences de la nature. Il formulait la différence essentielle dans un « postulat d'unicité » : « L'histoire littéraire a pour objet la description des individualités; elle a pour base des intuitions individuelles. Il s'agit d'atteindre non pas une espèce, mais Corneille, mais Hugo » (Lanson, 1898 : p. vii). Ainsi il s'oppose aux aspirations nomothétiques telles qu'elles étaient soutenues à l'instar des sciences de la nature. Cependant cette opposition n'est pas un refus catégorique; le passage cité est accompagné d'une note qui montre bien que Lanson veut conserver la méthode de Taine, mais en la complétant : « Les grandes œuvres sont celles que la doctrine de Taine ne dissout pas tout entières » (*ibid.*). Car la découverte de lois générales ne peut pas constituer un but dans un domaine où il s'agit de décrire des phénomènes individuels. La poursuite d'un tel but pourrait même menacer la certitude des faits. Dans « *La méthode de l'histoire littéraire* » (1910) Lanson conclut ainsi : « Et la certitude en général, est en raison inverse de la généralité de la connaissance », ou en d'autres termes : « La

certitude, comme je l'ai dit, va s'affaiblissant à mesure que la généralité augmente » (Lanson, 1965 : 51, 55).

Les moyens pour parvenir à la connaissance et à la compréhension du fait littéraire individuel, diffèrent selon Lanson de ceux qui sont en vigueur dans les sciences de la nature. L'« intuition individuelle » doit accompagner dès le début l'analyse de toute production artistique individuelle. Dans ce domaine, le chercheur, avant de se consacrer à l'activité scientifique, doit avoir été un amateur, qui sait jouir de la littérature. Cependant Lanson est plus porté que Dilthey à dépasser l'intuition et le plaisir esthétique dans le sens de l'objectivité. La rencontre du sujet et de son objet lors d'un moment suprême, sans aucun substrat historique de part et d'autre, qui était si importante pour Dilthey, n'a pas été le but recherché par Lanson; au contraire, les attaches historiques de l'objet sont respectées d'une manière précise. Cet aspect constitue l'héritage le plus important du positivisme. Lanson développe un vaste programme de recherche, qui comprend différentes étapes obéissant à un ordre impérieux : préparation du texte authentique, datation du texte entier et de ses différentes parties, analyse des variantes, recherche de la signification primaire (« le sens littéral du texte ») ainsi que des significations qui s'écartent de celles-ci (« le sens littéraire du texte »), analyse de l'arrière-plan philosophique et historique du texte (compris cependant « par rapport à son auteur et à ce temps » et non grâce à la projection des conceptions du chercheur moderne), étude de la biographie et des sources, du succès et de l'influence de l'œuvre, regroupement des œuvres qui peuvent être rapprochées de par leur forme et leur contenu, étude d'œuvres médiocres, oubliées, pour mieux mesurer l'originalité des grandes œuvres, interaction de la littérature et de la société (Lanson, 1965 : 43, 46).

La réalisation de ce programme conduit à une connaissance objective que seule l'apparition de faits nouveaux pourrait mettre en question et non pas les opinions changeantes d'autres chercheurs.

Le relativisme historique, c'est-à-dire l'exigence de n'attribuer une valeur et une signification à un texte littéraire que dans le cadre de son contexte historique, demeure dans la science littéraire française un postulat méthodologique incontesté, même à des moments où l'on était moins dépendant des sciences de la nature. L'École de Dilthey par contre ne croyait pas au relativisme historique. Ses descendants — par exemple l'école qui est connue sous le nom d'« interprétation immanente » — continuent de prôner le caractère « monumental » et a-historique du « chef-d'œuvre », sans préciser d'ailleurs qui lui assigne la qualification de « grand » et dans quelles circonstances. Emil Staiger, dont il sera question plus loin, est un représentant caractéristique de ce courant.

« L'Explication de texte » et « l'interprétation immanente »

La célèbre pratique française de l'« explication de texte » ne peut pas être mise sur le même plan que l'« interprétation immanente » bien que l'on affirme souvent le contraire. Quoique ces deux approches présentent

des analogies — ceci parce que le programme a-historique de la seconde n'est pas dans la pratique appliqué de façon rigide — les présuppositions *théoriques* diffèrent sensiblement. L'« explication de texte » a un fondement historique solide, qui ne devait être véritablement menacé que par la psychocritique.

Les acquisitions de l'École de Dilthey sont plutôt comparables aux recherches qui ont eu lieu dans le domaine de l'histoire des idées — par exemple à celles de Paul Hazard (1935). Dans ces études la diversité relative des faits historiques est délaissée au profit de généralités qui dépassent le cadre de l'individualité. L'objet d'analyse est l'essence ou l'esprit d'une époque. Les généralités sont obtenues d'une manière intuitive basée sur l'identification et non sur l'observation des faits. En Allemagne on trouve des parallèles à l'œuvre de Paul Hazard dans les travaux de H.A. Korff (1923) et de Rudolf Unger (1929). Le texte littéraire en tant que tel n'est guère le centre de la discussion, et il ne constitue qu'une partie du climat intellectuel plus général qui l'absorbe.

Par contre « l'explication de texte » peut être considérée comme la réalisation quelque peu simplifiée du programme de Lanson, tel qu'il est appliqué dans l'enseignement secondaire et universitaire. Pour Helmut Hatzfeld (1966 : 7; voir aussi Howarth et Walton, 1971) l'explication de texte n'est pas seulement une « pratique scolaire » mais encore une « activité érudite ». Elle se caractérise par le fait que l'on se voit le plus souvent confronté à un fragment de texte. C'est pourquoi la première étape de cette approche est la « localisation du texte dans l'œuvre d'où il est tiré ». Le déroulement de l'action et la constellation des personnages doivent être exposés, éventuellement aussi des faits ayant trait à l'histoire du genre. La seconde étape est la compréhension du texte, l'analyse sémantique. En troisième instance, c'est la situation du texte dans l'histoire littéraire qui est précisée, ensuite la forme dans la mesure où il s'agit de « formes fixes » (prosodie, structure de la tragédie, etc.). L'étape suivante est l'analyse stylistique, qui est considérée comme la partie fondamentale de « l'explication » et qui est suivie enfin par l'évaluation (la « critique des valeurs »). Hatzfeld distingue deux méthodes d'analyse stylistique : la méthode descriptive que l'on relie aux noms de Bally et de Bruneau, du structuraliste danois Soerensen et du structuraliste américain Riffaterre, et la méthode génétique, dont les représentants les plus éminents furent Vossler et Spitzer (Hatzfeld, 1966 : 12). (Nous reviendrons sur les analyses stylistiques de Spitzer.)

Il existe de nombreux manuels qui initient à « l'explication de texte », qui est donc considérée comme quelque chose que l'on peut apprendre. Le texte et le moment de sa genèse sont primordiaux et on attribue à « l'explication de texte » une valeur objective. C'est la raison pour laquelle les différences d'interprétations ne sont pas discutées. Le seul problème auquel on se voit confronté est celui de la « critique des valeurs ». On hésite en effet entre une évaluation idéologique et une évaluation esthétique; quant à cette dernière, le critère préféré est celui de l'unité de l'œuvre.

A l'exigence d'objectivité de « l'explication » s'oppose la thèse des disciples allemands de Dilthey (nous pensons en particulier à Emil Staiger que nous avons déjà cité), selon laquelle la subjectivité de l'exégète constitue le point de départ aussi bien que le terme final de la compréhension

d'un texte. La grande déférence, qui entoure le texte à analyser, détermine non seulement le choix de l'objet mais encore toute la procédure, de la connaissance intuitive à l'argumentation et à l'interprétation. Le « recours à l'âme est indispensable non seulement pour la première rencontre, mais encore pour l'argumentation elle-même. Car ce n'est que lorsque la voix des profondeurs de l'âme nous guide et nous avertit doucement, que nous évitons les écueils, les conclusions fausses et les équivoques qui menacent même le plus intelligent lorsqu'il ne se fie qu'à sa raison ». (Staiger, 1955 : 15¹.) La voix intime, à qui Staiger fait tant confiance, l'amène à décrire un procès de vérification euphorique :

« Quand je suis sur le bon chemin, quand mon sentiment ne m'a pas trompé, je ne trouve qu'assentiment à chacun de mes pas. Alors tout s'organise sans difficulté. De tous côtés on ne rencontre qu'acquiescement : oui! Chaque perception fait signe à une autre (...). L'interprétation est évidente. C'est sur une telle évidence que repose la vérité de notre science. » (Staiger, 1955 : 19².)

Le contexte historique du texte littéraire importe peu dans le cas des « grandes œuvres ». Le chef-d'œuvre ne porte plus de traces de son historicité, il n'a pas besoin d'être éclairci. Il brise les frontières du temps et de l'espace, il devient un monument à valeur éternelle. Par contre les œuvres de moindre importance peuvent profiter d'une étude qui cherche à montrer leur historicité. Le chef-d'œuvre réclame un maître en exégèse. L'art, la virtuosité, la génialité sont exigés de la part de l'interprète pour qu'il puisse s'exprimer sur le grand art dans une forme — bien entendu — adéquate, c'est-à-dire artistique.

J. J. A. Mooij (1963) s'attaqua à cette conception. Formé par la philosophie analytique, il apporta quelques distinctions fondamentales : d'abord entre évaluation et interprétation, puis entre la langue de la littérature et celle de la science littéraire, et enfin entre les deux phases de l'activité scientifique, celle de la constitution des hypothèses et celle de leur justification. Mooij est en même temps un représentant de la conception autonomiste, qui s'efforce de réduire la situation communicative de la littérature au texte même. D'une part il signale des difficultés en ce qui concerne les matériaux disponibles de contrôle (l'unique possibilité dans sa conception est le contrôle par fragmentation, c'est-à-dire le fait de réserver des parties du texte pour la phase de contrôle). D'autre part, ces différences d'interprétation sont dues, selon lui, à « la nature même de l'œuvre littéraire ». Sur ces deux points, une conception orientée vers une théorie de la communication plus large devrait proposer d'autres solutions.

Dans les années cinquante commença à se développer en Allemagne une réflexion théorique sur le roman, à laquelle sont à rattacher les noms

1. « Der seelische Grund ist unentbehrlich, nicht nur für die erste Begegnung, sondern auch für den Nachweis selbst. Denn nur wo uns die Stimme aus Tiefen der Seele leise warnt und leitet, vermeiden wir alle Klippen, die falschen Schlüsse und Äquivokationen, denen auch der Klügste erliegt, der nur dem denkenden Geist vertraut. »

2. « Bin ich auf dem rechten Weg, hat mein Gefühl mich nicht getäuscht, so wird mir bei jedem Schritt, den ich tue, das Glück der Zustimmung zuteil. Dann fügt sich alles von selber zusammen. Von allen Seiten ruft es : Ja! Jeder Wahrnehmung winkt eine andere zu (...). Die Interpretation ist evident. Auf solcher Evidenz beruht die Wahrheit unserer Wissenschaft. »